

NATALIE
OU LA GÉNÉROSITÉ
CHRÉTIENNE
TRAGÉDIE.

MONTGAUDIER

1654

Texte établi par Louis MOULIN, Yale University, mai
2019.

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Juin 2019

NATALIE

OU LA GÉNÉROSITÉ CHRÉTIENNE

TRAGÉDIE.

Par le Sieur de Montgaudier.

À Paris, Chez Claude Calleville, au Mont S. Hilaire, À Paris,
Chez Claude Calleville, au Mont S. Hilaire.

M. DC. LIV.

**À Monseigneur le Marquis de
Montausier, Gouverneur et Lieutenant
Général Pour sa Majesté ès Provinces de
Saintonge, Angoumois, haute et basse Alsace,
Lieutenant Général en ses Armées.**

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté de vous présenter ce Poème, qui ne paraîtrait qu'à ma honte, si sa faiblesse n'était soutenue par une puissante protection, et qui ne peut manquer de bonheur si vous le favorisez de la vôtre. Ceux qui ne liraient point, s'ils n'espéraient de trouver des choses indignes d'être lues, et dont les yeux dérégles ne s'attachent qu'au mal, n'oseraient mettre mes Vers à l'Inquisition après avoir vu qu'ils vous sont dédiés ; l'accueil que vous leur ferez les fera recevoir de tout le monde, et leurs plus grossières fautes cesseront de l'être si vous faites semblant de les excuser. Il n'y a point de termes si barbares qui ne deviennent Français quand vous voudrez les naturaliser, et les façons de parler les moins pratiquées seront à couvert de toutes les censures si vous leur donnez votre approbation. Car il est vrai, MONSEIGNEUR, que vous pouvez commander au langage aussi bien qu'aux armées, et Minerve toute entière s'est tellement donnée à vous, que vous possédez tout son savoir et tout son courage. Ainsi ma Tragédie attend le jugement universel du particulier que vous en ferez, et si je suis assez heureux pour contribuer par son moyen à votre divertissement, je croirai n'avoir pu faire un meilleur emploi de mon temps et de mon travail. Peut-être que mes Vers n'auront pas assez de bonheur pour vous plaire, mais je m'assure que la passion que j'ai pour votre service ne vous déplaira pas, et que vous ne ferez pas moins d'accueil à ce petit essai, par lequel je désire vous en donner le premier témoignage qu'à des ouvrages plus achevés, puisque ce que je vous présente est tout ce que je puis, et que pour être mauvais versificateur, je n'en suis pas moins

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

MONTGAUDIER.

ACTEURS.

ADRIAN, l'un des premiers Officiers de Maximian.

NATALIE, femme d'Adrian.

FAUSTE, Valet de Chambre d'Adrian.

THÉODORE, cousine de Natalie.

MAXIMIAN, Empereur Romain.

A POLLINAIRE,

PLACIDE, Capitaines des Gardes de l'Empereur.

MARTIAN, Maître de Camp, amoureux de Natalie.

La Scène est dans Nicomédie.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

NATALIE.

Jusques à quand Seigneur verrons-nous des épées
Dans le sang des Chrétiens cruellement trempées,
Et leurs membres pourris sous la charge des fers
Servir avant la mort de nourriture aux vers ?
5 Et ne verrai-je point vos bras armés de foudre
Donner sur leurs faux dieux et les réduire en poudre,
Verrai-je point couler par monceaux écartés
Les temples abattus sur leurs divinités,
À l'éclat de la Foi idolâtrie éteinte,
10 Et l'Univers soumis la professer sans crainte ?
Que si pour l'établir il faut encor du sang,
À quelle fin Seigneur épargnez-vous mon flanc,
Pourquoi retenez-vous mon âme infortunée
Dans les tristes liens d'un cruel Hyménée ?
15 Car enfin tout supplice a pour moi des appâts
Au respect d'un époux qui ne vous aime pas.
Quelque haute vertu dont l'éclat l'environne,
Son erreur à mes yeux dérobe sa personne,
Et ce fâcheux objet qui me suit en tout lieu
20 Ne me découvre en lui qu'un ennemi de Dieu.
Source de vérités, Océan de lumières,
Seigneur, vous lui pouvez faire ouvrir les paupières,
Vous pouvez l'éclairer de ces rayons d'amour
Qui dissipent la nuit et ramènent le jour,
25 Qui portent nos esprits au-dessus de nous-mêmes
Qui nous traînent à vous par des douceurs extrêmes
Et sans nous avertir se glissant dans nos coeurs
Font souvent des martyrs de nos persécuteurs.
Je vous prie, ô Grand Dieu, Père de toute chose,
30 De faire en Adrian cette Métamorphose,
Qu'il soit Chrétien, Seigneur, car après cet effort
Je verrai d'un même oeil et sa vie et sa mort :
L'une et l'autre pour moi sera pleine de charmes
On versera son sang sans attirer mes larmes,
35 Et tout événement me pourra sembler doux
Apprenant qu'il expire ou respire pour vous.
Généreux prisonniers invincibles esclaves
Qui bravez les tyrans au milieu des entraves,
Vous dont le Ciel propice entend tous les soupirs

40 Joignez des vœux pressants à mes justes désirs,
De vos Saintes ferveurs...

SCÈNE II.

**Natalie, et Théodore, fournies de linge et
d'Onguents, vont visiter et panser les
prisonniers Chrétiens.**

THÉODORE.

Allons-nous ma cousine ?

NATALIE.

Allons je vous attends.

THÉODORE.

J'apporte une eau divine
Dont je veux faire essai, c'est un secret nouveau.

NATALIE.

Puisqu'il à votre aveu sans doute il est fort beau.
45 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on loue vos recettes
On m'a fait grand récit des cures que vous faites,
Et votre cabinet qu'un chacun m'a vanté
Allume tous les jours ma curiosité ;
Je le veux aller voir on en dit des merveilles.

THÉODORE.

50 Vous verrez seulement un amas de bouteilles,
Des vases et sachets placés confusément ;
S'il vous plaît toutefois d'y passer un moment
Au sortir des prisons vous serez satisfaite.

NATALIE.

Ma satisfaction serait bien plus parfaite
55 Et je recevrais bien des plaisirs plus entiers
Si vous marchiez un jour par de meilleurs sentiers
Un motif différent dans la prison nous mène,
Vous suivez les appâts d'une tendresse humaine,
Et la compassion, qui vous touche le cœur
60 Aurait de sa cesse si vous n'étiez plus soeur,
Tous ces empressements naissent de la nature ;
La mienne a pour agir une cause plus pure
Au-dessus des attraits de la chair et du sang,
Elle a le cœur trop bon pour marcher en ce rang,
65 Et tiendrait à mépris d'être estimée égale
Au plus haut sentiment d'une vertu morale,
Et est Chrétienne enfin, et voyant les liens
Qui pressent votre frère et les autres Chrétiens,
Elle n'a pas pour lui de plus fortes atteintes,
70 Tous lui sont aussi chers, tous réveillent ses craintes,
Ces linges sont pour tous et tous également
Vont être secourus de ce médicament.

THÉODORE.

Ainsi mes sentiments sont conformes aux vôtres,
Mon frère plus soigneux de la santé des autres
75 Que de la sienne propre était incessamment
À me solliciter pour leur soulagement
Malgré la pourriture et puanteur extrême
Je les servis en soeur et depuis je les aime,
Et ne puis sans douleur perdre leur entretien.

NATALIE.

80 Courage cette humeur tient beaucoup de Chrétien,
Il ne vous manque plus que d'être baptisée.

THÉODORE.

Railleuse.

NATALIE.

Je dis vrai.

THÉODORE.

Si j'étais moins rusée
Vous pourriez me séduire ; hélas c'est bien en vain
Si vous avez conçu ce criminel dessein,
85 Mon frère à m'en parler a perdu ses escrimes,
Je ris de ces leçons, je raille ses maximes ;
Car vos songes plastrés ont trop de vanité
Pour abuser jamais de ma crédulité.

NATALIE.

90 Un jour ces vérités que vous nommez des songes,
Et qui passent chez vous pour de faibles mensonges
Seront entièrement l'objet de votre amour.

THÉODORE.

Je crois que de long temps je ne verrai ce jour ;

NATALIE.

95 Non non quand Dieu nous veut, quelque combat qu'on fasse,
C'est en vain qu'on résiste aux efforts de sa grâce ;
C'est peut-être aujourd'hui, c'est peut-être demain
Qu'il a déterminé de vous tendre la main,
Mais Fauste vient à nous et pâtit ce me semble.

SCÈNE III.

Natalie, Théodore, Fauste.

NATALIE.

Quelle nouvelle Fauste ?

FAUSTE.

Ha Madame je tremble,
La grandeur du péril étonne ma raison,
100 Mon Maître ne vit plus ou respire en prison,
Madame il est Chrétien, mais...

NATALIE.

Quel mais peux-tu dire ?
Qu'à présent tout le monde assemblé pour nuire
Joigne effort sur efforts, Adrian est Chrétien,
Je n'ai plus rien à craindre et ne prétends plus rien,
105 L'excès de ce bonheur a mon âme ravie ;
Ha mon cher Adrian vous me rendez la vie !

FAUSTE.

Ce transport me surprend, Madame, il va mourir,
Et loin de vous en plaindre ou de le secourir,
Loin de vous employer envers l'Impératrice...

NATALIE.

110 Dis plus, je voudrais même avancer son supplice,
Irriter contre lui moi-même l'Empereur,
Et si ce sentiment te donne de l'horreur...

THÉODORE.

Quoi vous doutez encor, cruelle, s'il en donne ?

NATALIE.

115 Oui j'en doute en effet, et la raison l'ordonne,
Puisque je parle à Fauste, et qu'il ne doute pas
Que l'immortalité ne suive un tel trépas,
Qu'un moment de douleurs n'enfante pour la gloire
De trésors infinis.

FAUSTE.

Madame il faut le croire,
120 Mais quand en perdant un maître on perd tout son soutien,
Celui-là qui le pleure en est-il moins Chrétien ?

NATALIE.

Je sais bien que la Foi peut souffrir la nature,
Mais qui pour l'affranchir et la rendre plus pure
Etouffe des soupirs qu'il a droit de former,
Arrête des transports que nul ne peut blâmer,

125 Et voit la mort des siens du même oeil qu'un voyage,
Ne témoigne-t-il pas en savoir mieux l'usage ?
Essuie donc ces pleurs et loin de t'affliger
Pour la mort d'Adrian dont tu vois le danger
Porte tes yeux au Ciel sur la gloire éternelle
130 Dont Dieu couronnera sa constance et son zèle.

THÉODORE.

Comment s'est-il rendu ? fais-nous-en le discours.

FAUSTE.

Maximian, Madame, étant sorti du cours
Voulut sur un Chrétien donner cours à sa rage ;
En vain s'efforça-t-on s'ébranler son courage,
135 Plus ferme qu'un rocher il brave les bourreaux,
Il voit sans s'effrayer, son sang sous les couteaux
Couler de toutes parts et sa chair entamée
Rendre sur les charbons une épaisse fumée,
Toute la cour s'étonne, et mon maître surtout
140 Semble souffrir sur soi le contrecoup des coups,
Tant de soupirs pressés sortent de sa poitrine,
Tant il verse de pleurs, tant sa face chagrine
Est peinte de douleur, il a l'oeil attaché
Tantôt sur ce beau sang qui vient d'être épanché,
145 Tantôt sur l'empereur, et toujours un nuage
Couvre le teint vermeil de son triste visage.
Il tient le front penché sur son bras raccourci
Pendant que son esprit flotte dans le souci,
Que son coeur se partage, et ce rude divorce
150 Le brise de soupirs, et l'épuise de force.
Une moite fureur lui court par tout le corps,
Et le feu qu'il couvait gagne enfin le dehors,
Il embrase ses yeux, allume son teint pâle,
Imprime sur son front une couleur plus mâle,
155 Lui rassure le coeur, et l'anime si fort,
Qu'il brave Jupiter, l'Empereur et la mort.
Mais qui peut rapporter ses ardentes paroles ?
Je suis Chrétien, dit-il, j'abhorre les Idoles,
J'en déteste le culte, et je n'ai point de sang
160 Duquel pour l'abolir je ne vide mon flanc ;
Ô Généreux martyr qui m'en donnez l'exemple
Vous que sur les brasiers le fils de Dieu contemple,
Les couronnes en main, jetez les yeux sur moi
Du séjour de la gloire et soutenez ma foi.
165 Cependant que sans crainte il découvre sa flamme
Maximian l'entend et enrage dans l'âme,
Il feint : mais le voici qui vous apprendra tout.

SCÈNE IV.

Adrian, Fauste, Théodore, Apollinaire.

ADRIAN.

Enfin votre constance en est venue à bout,
J'abandonne les dieux et le soin de ma vie.

NATALIE.

170 Ha mon cher Adrian !

ADRIAN.

Ma chère Natalie !

NATALIE.

Source de mes plaisirs que ce nouvel état
À vos yeux détrompés donne un aimable éclat,
Et que sur vous la grâce a répandu de charmes ;
C'est vous, c'est vous Seigneur qui tarissez mes larmes,
175 Qui m'avez exaucée et n'avez pu souffrir
Qu'un mari tant pleuré vint enfin à périr.
Vous prisez trop les pleurs d'une âme qui soupire,
Et sur vous ne douleurs exercent trop d'empire,
Pour être inexorable à mes justes désirs
180 Quand votre seul amour enfantait mes soupirs.
Enfin il est Chrétien, enfin l'enfer enrage
De le voir désormais hors de son esclavage,
Et le Ciel et la terre au seul bruit de sa foi
Prendront part à ma joie et diront avec moi.
185 Béni soit le Seigneur que tout Chrétien adore,
Que depuis l'astre froid jusqu'au rivage maure,
Et de la mer d'Espagne aux peuples du Levant
Écho porte son nom sur les ailes du vent,
Pour apprendre aux mortels que Dieu nous a fait grâce
190 Que tous nos ennemis ont fui devant sa face,
Qu'il a levé le bras et brisé nos liens,
Et qu'il n'est point de Dieu que le Dieu des Chrétiens
Qu'il est Dieu d'Adrian et de sa Natalie,
Qu'il est le Dieu de Rome et de Nicomédie.

APOLLINAIRE.

195 Monseigneur je vous ai dit avec sincérité
Tout ce qu'un ami peut en cette extrémité,
Et vous jugez assez que Maximian même
Tout irrité qu'il est vous honore et vous aime,
Et, sachant à quel point je vous suis serviteur,
200 Qu'il ne m'aurait jamais fait votre conducteur
Sans l'espoir qu'il a eu qu'enfin je vous ramène
Et qu'un prompt repentir vous dérobe à sa haine.

ADRIAN.

Monsieur n'en parlons plus, je veux mourir Chrétien.

APOLLINAIRE.

205 Monsieur encor un coup ne précipitez rien,
Cette mort généreuse où vous trouvez des charmes
Vous paraîtra bientôt comme un sujet de larmes,
Et cette prompte ardeur s'éteignant peu à peu,
Plus elle approchera moins vous aurez de feu,
210 Vous la verrez alors dans les atours funèbres
Dans l'effroi du silence et l'horreur des ténèbres,
Dans le trouble, la crainte, et la confusion,
L'oubli, le désespoir et la privation.
Est-il à ces objets fermeté qui ne plie ?
Jugement qui résiste à la mélancolie,
215 Constance qui ne branle et courage assez fort
Pour oser sans frayeur envisager la mort ?
Non il n'en fut jamais, cette funeste image
Ne frappe point les sens ou change le courage.

ADRIAN.

220 Je porte ma pensée encor plus loin que vous,
Et sans faire à la mort un visage trop doux,
Sans présumer de moi, j'avoue ma faiblesse,
Et connais sa rigueur sans que mon zèle cesse ;
Oui, quelque cruauté qu'on forge en mon trépas,
Si Jésus me soutient je ne tremblerai pas,
225 Puisqu'il est ma valeur je dois être invincible,
Et s'il est mon appui ma chute est impossible.

APOLLINAIRE.

Votre ardeur vous séduit.

ADRIAN.

Ma puissance est mon Dieu.

APOLLINAIRE.

Et contre Jupiter croyez-vous qu'elle eut lieu ?

ADRIAN.

230 Jupiter fut un homme et le poids de ses crimes
L'accable sans repos dans le fond des abîmes,
Gémissant sous la main du Seigneur que je sers
Sans que tous vos encens adoucissent ses fers.

APOLLINAIRE.

235 Vous vous emportez trop, s'il avait pris sa foudre
La croix de votre Dieu serait réduite en poudre,
Et tout Chrétien prendrait la terre avec les dents,
Il roule dans le Ciel ses charriots ardents
Généreux successeur de Saturne son père.

ADRIAN.

Si votre aveuglement n'était point volontaire

240 Vous auriez le Soleil tout entier dans les yeux,
Quoi vous imaginer un Dieu chassé des Cieux
Dont la race ait puni l'infâme glotonnie,
N'est-ce pas démentir la puissance infinie
Et tous les attributs de la divinité ?
Car si Saturne a su de toute Éternité
245 Lui devoir naître un fils qui ravirait son sceptre
Et n'a pu l'empêcher...

APOLLINAIRE.

Il a dû le permettre
Et n'a pu s'opposer aux volontés du sort,
Qui souvent donnent aux dieux des souhaits pour la mort.

ADRIAN.

250 Quelle est donc leur grandeur ? s'ils ne font rien paraître
Qui porte leur nature au-dessus de notre être
Que leur vie immortelle et souvent dites-vous,
Ils tiendraient à faveur de mourir comme nous.
Je plains ces pauvres dieux qu'étonne la faiblesse,
Que l'impureté souille et le désespoir presse
255 Ou l'ignorance règne et dont la cruauté
Forme le dernier trait d'une divinité.

APOLLINAIRE.

Çà parlons d'autre chose, haïssez-vous la vie ?

ADRIAN.

J'attends avec plaisir qu'elle me soit ravie,
Je sais qu'étant en Cour et du rang que j'y tiens
260 On voudra par ma mort effrayer les Chrétiens,
Mais Dieu qui des mortels sait rompre l'entreprise
Rendra mon sang second pour peupler son Église.

APOLLINAIRE.

Au moins considérez le genre du trépas,
Mourir d'un coup de lance au milieu des combats
265 Est un sort glorieux, mais que la main barbare
D'un infâme Bourreau votre tête sépare
Sur le sang des meurtriers, et aux yeux de la Cour,
C'est ajouter la honte à la perte du jour.

ADRIAN.

Qui meurt innocemment meurt sans ignominie.

APOLLINAIRE.

270 Désobéir au Prince est une félonie
Et vous mourrez toujours criminel en ce point.

ADRIAN.

Son édit est injuste, et ne m'oblige point.

APOLLINAIRE.

Est-ce à nous d'en juger ?

ADRIAN.

Où Dieu prend intérêt tout se met en balance,
275 Mais nous perdons du temps et nous n'avançons rien ;
Monsieur n'en parlons plus je veux mourir Chrétien.

APOLLINAIRE.

J'exécute à regret un ordre qui m'afflige.

ADRIAN.

J'accepte avec plaisir un arrêt qui m'oblige,
Plus il a de rigueur d'autant plus il m'est doux.

THÉODORE.

280 Hélas mon cher cousin ayez pitié de vous,
Ne vous obstinez point dedans cette humeur noire
Où pensez-vous aller ?

ADRIAN.

Au martyre, à la gloire,
À l'immortalité.

THÉODORE.

Je vois bien aujourd'hui
Que c'est fait de mon frère et qu'il n'a plus d'appui.
285 Hélas j'ai dit souvent en soulageant ma peine
Par le récit flatteur d'une espérance vaine,
J'espère en mon cousin, il a trop de crédit
Pour ne modérer pas la rigueur d'un Édit
Et dans ce grand pouvoir que ne peut-il pas faire
290 Pour adoucir le Prince en faveur de mon frère,
Mais votre désespoir vous va perdre tous deux.

ADRIAN.

Si le jour de la foi vous entrainait dans les yeux,
Bien loin de concevoir cette injuste tristesse,
Vous et ma Natalie auriez même allégresse :
295 Mais ce n'est pas le lieu de nous entretenir ;
Entrons dans la prison.

THÉODORE.

Ce serait me punir
D'une étrange façon s'il me fallait comme elle
Suivre une folle erreur et devenir cruelle,
Non non j'aurai toujours même ressentiment
300 Et n'entrerai jamais dans votre aveuglement.

ADRIAN.

Éclatantes Maisons des Princes de la terre,
Palais divertissants ou l'or couvre la Pierre,
Cabinets enrichis, bâtiments enchantés,
Vous n'avez rien d'égal parmi vos vanités
305 Aux attraits de ce lieu cette voûte relente,
Ces cachots empestés d'une haleine puante,
Ces grottes à lions, ces manoirs de crapauds,
Ces vieux paroirs fumés ces humides caveaux
Ont des charmes secrets dont la douceur m'attire,
310 Enfin à ce moment commence mon martyre,
Je vous déjà les fers que j'ai tant souhaités,
J'approche des liens dont furent garrottés
Tant d'illustres martyrs, je touche leurs entraves
Et baise avec respect les verrous de leurs caves.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIAN, seul.

315 Brasiers ensevelis sortez de vos tombeaux,
Rallumez-vous encore infortunés flambeaux,
Et d'une prompte ardeur embrasez ma poitrine :
J'aime encor Natalie et mon amour s'obstine
À former des desseins où la raison se perd,
320 Un rayon d'espérance à mes yeux s'est offert,
Et comme si déjà Natalie était veuve,
Ce feu précipité qui dans mon coeur s'élève,
Me promet sa conquête et traîne puissamment
Mes sens ensorcelés dedans l'aveuglement.
325 Arrête esprit trompeur qui flattes mon courage
Dans l'espoir incertain d'un prétendu veuvage,
Adrian vit encore et l'Arrêt de sa mort,
N'adoucirait en rien les rigueurs de mon sort,
Natalie à mes vœux toujours inexorable
330 Paierait de mépris ma flamme impitoyable
Et l'amour ne pouvait faire brèche à mon coeur
Cette ingrate beauté rirait de ma douleur ;
Il me doit souvenir de mes premiers services,
Et sans m'abandonner à de nouveaux supplices,
335 Puisque son naturel est si contraire au mien,
La plus grande finesse est de n'espérer rien,
Cessez donc tout à l'heure indiscrettes pensées
Qui nourrissez de vent mes flammes insensées
Et n'importunez plus celui que la raison
340 Veut charitablement délivrer de prison.
Hélas elle le veut, mais ma chaîne est trop forte,
Et malgré ses Conseils ma passion l'emporte :
Oui je refuse toujours à cet obstacle vainqueur,
Je lui dresse un Autel dans un coin de mon coeur,
345 Ou la secrète ardeur contre qui je m'irrite
D'un culte opiniâtre adore son mérite
Je me trahis moi-même, et je change en poison
Ce dont les qualités rendent la guérison,
Ma chaîne se grossit alors qu'on me l'arrache,
350 Une main lie encor ce que l'autre détache,
Et je trouve à la fin que je me suis lassé
Contre un torrent rapide et j'ai rien avancé.
C'est bien plus à propos aimable Natalie

D'obéir sans contrainte à votre tyrannie
355 Et puisque Martian ne peut vivre sans vous
De ne combattre plus contre un espoir si doux
Par l'importunité d'une longue poursuite
On obtient les faveurs qu'on refuse au mérite
Et le temps grand ouvrier de mille changements
360 Soulage tôt ou tard les travaux des amants.
Et pourrait-elle bien mépriser ma requête,
Quand mon fâcheux rival aura laissé sa tête
Sous le fer des bourreaux et qu'elle pourra voir
De mon fidèle amour l'admirable pouvoir,
365 Qu'elle envisagera sa constante durée
Qu'un Hymen rigoureux n'aura point altérée,
Et qui conserve encor de violents brasiers
Après un désespoir de treize mois entiers ?
Non elle aura pitié des tourments que j'endure,
370 Et j'ose présumer qu'en cette conjoncture
Se voyant sans époux et sans élection
Elle pourra m'aimer par inclination,
Ou que l'ambition se glissant dans son âme
Elle fera des vœux pour rappeler ma flamme
375 Et joindre aux traits charmants de sa grande beauté
L'éclat de ma fortune et de ma dignité,
Mais si son cœur enfin refuse cette amorce
Je pourrai me résoudre à la ravir de force,
Et dussé-je irriter contre moi tous les dieux
380 Contenter mon amour et mourir à ses yeux.

SCÈNE II.

Maximian, Apollinaire, Martian.

MAXIMIAN.

Et bien notre Adrian persiste-t-il encore
Dans le mépris des dieux que mon empire honore,
S'obstine-t-il toujours dans l'erreur des Chrétiens ?

APOLLINAIRE.

Oui Seigneur il triomphe au milieu des liens,
385 Il rit de nos rigueurs il brave nos menaces,
Ni l'espoir des faveurs, ni la peur des disgrâces
Rien ne peut ébranler sa funeste vertu.

MAXIMIAN.

De divers mouvements mon esprit combattu
Flotte entre la pitié la colère et la haine :
390 Je ne puis sans regret perdre un tel Capitaine
Et l'intérêt des dieux combat si fort le mien,
Qu'il faut souffrir sa perte ou souffrir un Chrétien ;
Triste nécessité, mais juste tyrannie
Puisque ma cruauté par soi-même est punie
395 Et qu'un destin cruel me force à me ravir
Un guerrier que j'estime et qui me peut servir.

APOLLINAIRE.

Seigneur il est à vous le pouvez-vous absoudre ?

MAXIMIAN.

Mais son impunité m'exposerait au foudre,
Tout Chrétien me doit être un objet odieux,
400 J'ai juré leur défaite et je la dois aux dieux.

APOLLINAIRE.

Les dieux seraient atteints d'une juste tristesse
Si vous versiez du sang pour un trait de jeunesse
Et priviez votre état d'un généreux appui
Qui se rendra demain s'il s'obstine aujourd'hui,
405 Qui condamne en son coeur le transport téméraire
Qui l'expose aux rigueurs d'une haute colère
Et qui viendrait offrir l'encens aux immortels
S'il pouvait sans rougir s'approcher des Autels,
Qui viendrait à vos pieds se déclarer coupable
410 S'il pouvait échapper la honte inévitable
Qu'après un changement si public et si prompt
Un retour trop hâté lui mettrait sur le front,
Permettez-lui, Seigneur, un repentir honnête,
Souffrez que sans opprobre il conserve sa tête
415 Et fuie les soupçons qu'il craint plus que la mort
D'un homme sans courage ou d'un esprit peu fort.

MARTIAN.

Ne trouvez pas mauvais Seigneur si je m'oppose
Aux dangereux Conseils qu'Apollinaire expose,
Et si m'intéressant pour les dieux et pour vous
420 J'allume en votre coeur un généreux courroux.
Adrian est Chrétien et nous venons d'apprendre
Qu'un heureux repentir le presse de se rendre,
Mais que la honte seule en retarde l'effet ;
Puissante conjecture ! après un tel forfait
425 Qui le rend criminel aussi bien comme infâme
La honte de changer peut entrer en son âme :
Celui qui des bourreaux attend la cruauté
Peut craindre les soupçons d'une légèreté ?
Et dans le triste état où son orgueil le plonge
430 Pressé de vrais dangers s'alarmer pour un songe ?
Car enfin cette honte a peu de fondement
L'inconstance est louable en cet événement
Et l'obstination ne peut être suivie
Que d'un long déshonneur et d'une courte vie.
435 Mais ne présumons pas que le temps puisse rien
Sur l'esprit endurci d'un superbe Chrétien,
Dans son illusion d'heure en heure il s'obstine
Et loin de s'ébranler son erreur prend racine.
Je sais que la valeur qu'Adrian a fait voir
440 De mes fortes raisons affaiblit le pouvoir,
Qu'un tendre sentiment vous présente l'image
De sa force guerrière et de son grand courage

Et fait sonner si haut les exploits de son bras
Que son crime auprès d'eux ne se découvre pas.
445 Considérez Seigneur combien est redoutable
La téméraire ardeur d'un généreux coupable
Et vous ressouvenez du destin solennel
Qui promet aux Chrétiens un empire éternel,
Que peut être ces temps touchent l'heure fatale
450 Qui les doit assurer de l'aigle impérial
Et que pour entreprendre un dessein si hardi
Adrian chaque jour par vos soins agrandi
Embrassant le parti de cette infâme secte
Rend sa foi dangereuse et sa valeur suspecte.

APOLLINAIRE.

455 Vraiment vous nous contez d'agréables terreurs,
Ignorez-vous encor quels sont nos Empereurs,
Pour craindre les desseins d'une troupe impuissante
Que notre seul abord remplirait d'épouvante ?
Mais vous ne savez pas l'interprétation
460 Du glorieux sujet de leur ambition ;
Ce Royaume éternel pour lequel ils soupirent,
Dans l'attente duquel sans regret ils expirent
N'est qu'une illusion de leur entendement
Qui se figure un Ciel dessus le firmament
465 Où de ce corps mortel leurs âmes délivrées
Soient éternellement de nectar enivrées,
Où des plus doux objets l'amas délicieux
Contente leur esprit et recrée leurs yeux ;
Ne leur envions point ce bien imaginaire.

MAXIMIAN.

470 Si faut-il qu'Adrian se résoude à me plaire
Ou qu'en punition de sa témérité ;
J'apaise dans son sang mon esprit irrité.
Placide donnez ordre afin qu'on nous l'amène.

SCÈNE III.

Maximian, Apollinaire, Martian.

MAXIMIAN.

475 En quel étonnement en quelle horrible peine
Ô dieux ! réduisez-vous mon coeur irrésolu ?
Que me sert cette gloire et l'Empire absolu
Que j'ai sur l'univers ? si j'entre en esclavage
De la haine, l'amour, la tendresse, et la rage
480 Aveugles possesseurs d'une âme sans clarté
Et bourreaux insolents d'un coeur sans liberté ?

APOLLINAIRE.

Seigneur vous allez faire un coup irréparable,
La raison d'Adrian n'est point encor traitable,
La fureur le conduit et dans son entretien
Mêlera sans respect un sentiment Chrétien,
485 Il peut dans sa chaleur lâcher quelque blasphème
Et vous mettra sans doute en un courroux extrême :
Différez de le voir.

MAXIMIAN.

Martian qu'en dis-tu ?

MARTIAN.

490 Qu'envers lui la pitié n'est point une vertu,
Qu'on lui fait trop de grâce et qu'il faut tout à l'heure
Qu'il offre aux immortels de l'encens ou qu'il meure,
Qu'il soit fait leur victime ou n'en refuse pas,
Qu'il marche vers le Temple ou qu'il coure au trépas,
Qu'il quitte son erreur ou qu'il perde la vie.

APOLLINAIRE.

495 Il est juste en effet qu'elle lui soit ravie
Si pour le retirer de son aveuglement
La bonté de César, l'effroi du châtement,
Les offres, les bienfaits, l'artifice, les larmes
Et mille autres moyens sont de trop faibles armes ;
500 Mais s'il nous reste encor quelque voie à tenter
On sait trop ce qu'il vaut pour rien précipiter,
Sa vie a trop servi pour endurer sans honte
Qu'il la perde à nos yeux par une mort trop prompte,
Et nous regretterions un sang si précieux
505 Qu'on pouvait ménager sans offenser les Dieux.
Souvenez-vous Seigneur qu'il n'est point de victoire
Plus digne du triomphe et plus pleine de gloire
Que celle qui s'obtient à quel prix que ce soit
Sur l'esprit d'un Chrétien que la fureur déçoit,
Que le Ciel vous en offre un moyen favorable,
510 Que pour y parvenir toute voie est louable
Et que vous devez faire un généreux effort
Pour tirer Adrian des ongles de la mort.

Mais il entre Seigneur.

SCÈNE IV.

**Adrian, Maximian, Apollinaire, Martian,
Placide.**

MAXIMIAN.

Ô Ciel ! se peut-il faire
Que l'ennemi des Dieux, l'objet de ma colère,
515 Qu'Adrian, qu'un Chrétien se présente à mes yeux ?

ADRIAN.

Par vos ordres Seigneur on m'amène en ces lieux.

MAXIMIAN.

Misérable Adrian je plains ta destinée
Que ton funeste erreur va rendre infortunée
Et dans le sentiment d'une tendre pitié
520 Je t'offre le pardon avec mon amitié.

ADRIAN.

Il faut que le pardon présuppose le crime
Et tout ce que j'ai fait me paraît légitime,
On ne pardonne point une bonne action.

MAXIMIAN.

Chrétien n'abuse pas de ma compassion,
525 Pense que tu me fais par un effort extrême
Injuste envers le Ciel, injuste envers moi-même,
Et que si ta raison ne veut ouvrir les yeux
Je me ferai justice aussi bien qu'à nos Dieux.

ADRIAN.

L'effet m'en sera doux mon âme est toute prête
530 D'affronter les bourreaux et leur offrir ma tête,
Et ravi d'espérer un si précieux sort
Je hais votre pitié qui retarde ma mort.

MAXIMIAN.

Prodigieux effet de ton extravagance.

MARTIAN.

Mais plutôt d'une vaine et insigne arrogance,
535 Ha Seigneur c'en est trop, punissez, vengez-vous,
Lâchez contre un ingrat les rênes au courroux,
Et ne différez plus l'arrêt de son supplice.

APOLLINAIRE.

Puisque l'aveuglement le traîne au précipice,
Loin de presser sa perte et lui hâter le pas,
540 Nous devons malgré lui l'arracher au trépas,

Le tirer de la voie ne laquelle il s'engage
Et guider sa raison dont il n'a plus l'usage.

MARTIAN.

Qu'il meure ou sacrifie.

MAXIMIAN.

Oui j'ai trop pardonné :
Il mourra l'inflexible, il mourra l'obstiné,
545 Mais dans un long tourment qui tarissant ses veines
Par des coups redoublés fera vivre ses peines,
Et lui rendra la mort le moindre de ses maux.

ADRIAN.

Un homme armé de Dieu ne craint point les travaux
Rien ne peut ébranler son âme généreuse,
550 Son courage est plus grand que la mort n'est affreuse,
Et toutes vos rigueurs ne sauraient parvenir
Au comble des douleurs que je puis soutenir.

MAXIMIAN.

Ha Chrétien ton orgueil te coûtera la vie
Placide...

APOLLINAIRE.

Hélas Seigneur excusez sa manie,
555 Ou puisqu'il voit le jour comme un objet d'ennui
Ne le punissez pas pour vous venger de lui.

MAXIMIAN.

Moi souffrir un Chrétien ? qu'une insolente secte
De sa contagion toute la terre infecte,
Et que dégénéralant de mon aversion
560 J'abandonne les Dieux à leur discrétion,
Que je sois soupçonné d'être d'intelligence,
Et devant signaler mon nom par ma vengeance,
Devant noyer l'erreur dans des fleuves de sang
Sans respect d'amitié, de sexe, ni de rang ;
565 Devant à la pitié tenir mon âme close :
Qu'une lâche tendresse à mes désirs s'oppose,
Séduise ma colère et désarme ma main.

MARTIAN.

Ô dignes sentiments d'un Empereur Romain !
Ainsi toujours le Ciel à vos yeux favorable
570 Aux plus fiers ennemis vous rendra redoutable,
Ainsi vous recevrez les titres glorieux
D'ennemi des Chrétiens et protecteur des Dieux.

ADRIAN.

Protecteur dites-vous ? il est donc nécessaire
Qu'un Empereur mortel soit le Dieu tutélaire
575 De vos divinités, et vous offrez l'encens
Aveugles malheureux à des Dieux impuissants,

Vous défendez des Dieux qui vous devraient défendre,
Et leurs faites un bien qu'ils ne sauraient vous rendre,
Car la protection qu'ils reçoivent de vous
580 Nous montre clairement qu'ils sont moins Dieux que nous,
Ceux-là seraient des Dieux auxquels l'homme peut nuire,
Que le moindre artisan peut forger et détruire,
Qui n'ont point d'action et sans votre maintien
Se verraient renversés par le bras d'un Chrétien ?
585 Ha ! qu'ils sont éloignés de l'adorable essence
Qui tira l'Univers du sein de sa puissance,
Qui partage les temps à la nuit et au jour
Et conserve pour nous des abîmes d'amour.
C'est l'être souverain, l'être incompréhensible
590 Qui sait tout, qui peut tout, dont l'esprit invisible
Anime tous les corps et d'un concours égal
Donne l'être à la pierre et l'âme à l'animal,
Rend l'homme raisonnable et communique aux âmes
L'amoureuse chaleur de ses divines flammes.
595 Ô Dieu dans quels transports n'entrent point vos amants
Quand vous leur découvrez des objets si charmants,
Quand vous leur présentez ces attraits efficaces,
Et abreuvez leurs coeurs des torrents de vos grâces ?
Alors la vie pèse et pour s'unir à vous
600 Les plus cruels trépas sont des liens trop doux,
D'ineffables douceurs une âme possédée
Vous aime, vous désire, et n'a plus d'autre idée.

MAXIMIAN.

Tu m'en apprendrais plus que je n'en veux savoir,
Cesse de discourir et pense à mon pouvoir ;
605 Je ne t'allègue point les preuves authentiques
Qui combattent ta secte, et ces Temples antiques
Qui pourraient contenir mille divinités,
Il suffit que j'ordonne, et que mes volontés
Doivent servir de règle à tout ce qui respire
610 Dans le vaste circuit qu'embrasse mon Empire,
Obéis donc Chrétien, et ne t'obstine plus.

ADRIAN.

Seigneur pour m'ébranler vos soins sont superflus
Il faut qu'avec la foi je conserve la vie
Ou que dans les tourments elle me soit ravie.
615 Commandez l'un ou l'autre et j'obéis.

MAXIMIAN.

L'effet

Diffère trop souvent des projets qu'on a faits,
Et cette fermeté qui fait ta résistance
Peut bien se trouver courte au fort de ta souffrance,
J'attends que les douleurs qu'on te fera sentir
620 T'arracheront enfin un triste repentir,
Et que tu sois contraint dans ces tourments extrêmes
D'implorer, quoiqu'en vain, les Dieux que tu blasphèmes.

ADRIAN.

Et moi j'attends que Dieu me vienne secourir,
Que sa charmante voix m'encourage à mourir,
625 Et que souffrant pour lui des peines sans pareilles
Vous vous sentiez contraint d'en croire les merveilles.

MAXIMIAN.

J'en verrai le succès ; Placide approchez-vous.

APOLLINAIRE.

Seigneur encor un coup modérez ce courroux
Que votre Majesté...

MAXIMIAN.

Cessez Apollinaire,
630 Ne m'importunez plus d'une injuste prière,
Je l'ai trop supporté. Placide écoutez bien
L'ordre que je vous donne et n'en omettez rien.
Je veux que tout à l'heure on le mène à la halle,
Où s'il est plus de peuple à la place Royale
635 Qu'il y soit sans délai traîné par un bourreau,
Là qu'il soit dépouillé, lié contre un poteau,
Et tellement battu que sa chair toute ouverte
De gros bouillons de sang soit largement couverte.
Pressez-le cependant d'obéir à mes lois,
640 Et si ces cruautés pour la première fois
Ne peuvent ramener son âme opiniâtre,
Que quatre hommes puissants se lassent à le battre
Avec de gros bâtons garnis de noeuds pressés,
Qu'on lui brise les nerfs, et si ce n'est assez
645 De ce nouveau tourment pour guérir la folie
Qu'on lui batte le ventre avec tant de furie
Que ses boyaux sortis lui donnent de l'horreur.

ADRIAN.

Je vous suis obligé favorable Empereur
Du soin que vous prenez d'ordonner pour ma gloire
650 Les combats dont j'espère une entière victoire.
Un violent désir de signaler ma foi
Me fait voir vos rigueurs bien au-dessous de moi,
Et je meurs de plaisir lors que je considère
Que Dieu pour qui j'endure est mon riche salaire.

APOLLINAIRE.

655 Seigneur...

MAXIMIAN.

Ha je suis las d'en être importuné ;
Placide exécutez l'ordre que j'ai donné
Et me délivrez tôt de cette inquiétude.

PLACIDE.

J'apporterai Seigneur toute la promptitude
Qu'on saurait demander en cette occasion.

APOLLINAIRE.

660 Sors enfin malheureux de ton illusion
Puisqu'il est temps encore et rentrant en toi-même
Crains pour l'amour de nous un déshonneur extrême,
Si ton propre intérêt ne te peut émouvoir.

Placide ramène Adrian en prison.

MAXIMIAN.

665 J'espère que les fouets auront plus de pouvoir,
Que n'ont eu nos discours, et que les bastonnades
Abaisseront l'orgueil de ses rodomontades.

MARTIAN.

Son courage et sa chair auront un grand procès.

MAXIMIAN.

Et tous les deux sans doute un fort mauvais succès.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Maximian, Placide, Apollinaire, Martian.

PLACIDE.

670 Sa constance, Seigneur, étonne tout le monde,
Il n'a sur tout le corps qu'une plaie profonde,
Les fouets et les bâtons ont épuisé son flanc,
Mais il nage en la joie aussi bien qu'en le sang,
Glorieux de souffrir il rit de son supplice
Et lasse les bourreaux.

MAXIMIAN.

675 Ha d'une âge enragée incroyable fureur !
Ha cruelle malice !
Qu'un Chrétien en souffrant surmonte un Empereur,
Que toutes les rigueurs cèdent à son courage
Et que tout mon pouvoir soit moindre à sa rage.
Ha l'obstination ; ha l'endurcissement
680 Qui fait mon désespoir et mon étonnement !
Sa mort sera pour moi trop tardive ou trop prompte
S'il meurt en me bravant ou s'il vit à ma honte,
Et de quelque côté que je tourne les yeux
Tout combat mes desseins et l'honneur de nos Dieux.

MARTIAN.

685 Etouffez le venin dans le sang de la bête,
Car l'unique remède est d'abattre sa tête,
Aussi bien c'est en vain qu'on prétend l'ébranler,
Dût-il voir sur un grill ses membres pétiller,
Ou de bouillons de plomb arroser ses blessures,
690 Dût-il finir sa vie entre mille morsures
De tigres affamés et souffrir en un corps
Toutes les cruautés des plus horribles morts,
Toujours inexorable et tyran de soi-même
Il paraîtra joyeux dans un tourment extrême,
695 Et vous reconnaîtrez après de longs combats
Qu'on ne pouvait trop tôt l'envoyer au trépas.

APOLLINAIRE.

Seigneur sans vous priver d'un si grand Capitaine
J'ai trouvé le moyen de vous mettre hors de peine,

La force ne peut rien contre un homme de coeur,
700 Dans les plus grands assauts son courage est vainqueur,
Mais la volupté seule a droit de le corrompre,
Il n'est point d'escadrons qu'elle ne puisse rompre,
Et quelque fermeté qu'il témoigne aujourd'hui
Ses attraits enchanteurs viendront à bout de lui.
705 C'est elle qu'on a vu mettre Annibal en fuite,
Qui vainquit Marc-Antoine avec toute l'Egypte,
Et qui contre Adrian usant de trahison
Dans son esprit charmé versera son poison,
Qui fera voir vaincu par l'effort des délices
710 Celui qui surmontait les plus cruels supplices.

MAXIMIAN.

Tout ce raisonnement ne me satisfait pas
Et la plus courte voie est celle du trépas,
Car le moindre bourreau peut finir à ma vue
Le travail importun qui m'accable et me tue.

APOLLINAIRE.

715 Mais sa cendre fertile en reproduira cent
Et bien loin de finir un ennui si pressant
Vous allez augmenter les sujets de vos peines.

MAXIMIAN.

Fallut-il des humains tarir toutes les veines,
Ne faire qu'un tombeau de ce grand Univers,
720 Et me perdre en perdant tant de peuples divers,
Contre tous les Chrétiens j'étendrai ma colère.

APOLLINAIRE.

Je vous dirai Seigneur ce que je ne puis taire ;
L'esprit comme le corps est sujet au poison,
Les charmes sont puissants pour troubler la raison,
725 Et celle d'Adrian est sans doute affaiblie
Par les enchantements dont se sert Natalie,
Cette magicienne adore Jésus-Christ,
Et depuis treize mois assiégeant son esprit,
L'a malheureusement attiré dans sa secte.

MARTIAN.

730 D'une pure chimère elle vous est suspecte,
Je connais Natalie, et m'ose faire fort
Qu'on ne vous a pas fait un fidèle rapport,
Mais qu'à peine Adrian aura laissé la tête
Que l'encensoir aux mains on la trouvera prête
735 De rendre aux immortels un culte solennel.

MAXIMIAN.

Placide amenez-moi ce couple criminel

Placide sort.

Qu'une dernière fois je leur offre mes grâces,
Qu'une dernière fois je fasse des menaces
Et leur donne le choix de la vie ou la mort.

740 Misérable Empereur avec combien d'effort
Poursuis-tu des Chrétiens l'assemblée séduite ?
Et combien s'en fait-il nonobstant ta poursuite ?
Et quand cesserez-vous, grands Dieux, de m'outrager,
Et vous venger de moi quand je veux vous venger ?
745 Donc que cette beauté pour qui Nicomédie
Nourrissait dans les coeurs un public incendie,
Cette image des Dieux par un complot fatal
A déclaré la guerre à son original,
Et je me sens forcé par un excès de zèle
750 D'effacer pour jamais cette image infidèle.
Au moins si tant de sang que je verse en tous lieux
Augmentait mon repos ou le respect des Dieux ;
Mais ma dévote ardeur loin de leur être utile
Contre eux et contre nous aigrit toute la ville,
755 Je prépare aux Chrétiens un char pour triompher,
Et j'irrite le mal que je veux étouffer.
N'importe, Natalie, il faut que je me venge.

MARTIAN.

Seigneur elle a changé sans renoncer au change,
Le sexe la condamne à l'instabilité,
760 L'erreur lui déplaira comme la vérité,
Et pour l'en retirer le temps est un remède
Auquel après l'amour tout autre moyen cède,
L'un et l'autre est puissant, mais ce dernier ici
Est pour y parvenir un chemin raccourci,
765 Que votre Majesté va savoir tout à l'heure
Moyennant qu'avec nous personne ne demeure,
Car il n'est pas besoin de découvrir à tous
Les mystères d'amour.

MAXIMIAN.

Et bien retirez-vous
Et qu'on nous laisse seuls.

SCÈNE II. Maximian, Martian.

MARTIAN.

Seigneur vous allez être
770 Mon plus cher confident aussi bien que mon maître,
Et je ne craindrai point d'exposer à vos yeux
D'un coeur tout déchiré le portrait ennuyeux.
Au temps que Natalie était encore fille
Et l'objet des soupirs de cette ville,
775 Parmi tous les amants qui vivaient sous la loi
Elle ne fit état que d'Adrian et moi ;
Son âme entre nous deux longuement balancée
Était tantôt vers lui tantôt vers moi poussée,
Et dans une espérance égale à son amour
780 Un chacun recevait des faveurs à son tour.
Mais hélas je la vis tout d'un coup refroidie,
Et quoique ma poursuite en devint plus hardie,
Quoique ma passion fit un dernier effort
Elle me prononça ma sentence de mort.
785 J'en appelle à l'amour, mais l'amour la révère,
Et trahit mon bon droit de peur de lui déplaire.
De sorte qu'Adrian est reçu dans son lit,
Et moi plein de courroux, de honte, et de dépit
D'un changement soudain dont la suite d'étonne
790 J'en cherche les motifs, je rêve, je soupçonne,
Et d'un oeil espion examinant les moeurs
Par un soin indiscret je nourris mes douleurs.
La maison d'Adrian de Chrétiens toujours pleine
Me découvrait assez le sujet de ma peine,
795 Et j'aurais pu juger dans une autre saison
Qu'ils s'étaient assemblés pour quelque trahison,
Qu'ils avaient conspiré pour me dresser un piège
Et qu'enfin Natalie aimait par sortilège :
Mais dans l'étonnement où l'amour m'avait mis
800 Et duquel pour ce coup je n'étais pas remis
Je n'apercevais pas les choses les plus claires,
Et les moindres objets me semblaient des mystères.
Il n'est point de douleur si forte que le temps ;
Ce grand consolateur de tous les mécontents,
805 Adoucit la rigueur de mon sort déplorable
Et le bonheur d'autrui me devient supportable.
Déjà treize croissants ont assemblé leurs bouts
Depuis que Natalie est avec son époux,
Et sous le désespoir ma flamme ensevelie
810 N'avait plus pour objet les yeux de Natalie,
Lorsque de mon rival la juste adversité
A rallumé mes feux et ma témérité.
J'attendais qu'il mourrait et que j'aurais sa femme,
Et déjà cet espoir avait flatté mon âme,
815 Déjà tout conspirait à mon contentement
Lorsqu'on m'a menacé d'un triste événement,
Et qu'en votre présence on a dressé contre elle
Une accusation dangereuse et cruelle

820 Qui l'expose aux rigueurs d'un lamentable sort
Si pour l'en garantir l'amour ne fait effort.
Je ne viens pas Seigneur dans ce danger extrême
Demander qu'elle vive à cause que je l'aime
Contre tous les Chrétiens je suis trop irrité
Pour faire en sa faveur cette incivilité.
825 Je demande un délai c'est toute la prière
Que Martian vous doit et vous désire faire ;
Différez quelques jours de la persécuter
Et me donnez le temps d'agir et de tenter,
Par votre autorité moyenez ma conquête,
830 Et d'un commandement appuyez ma requête,
Afin que possédant le comble de mon bien
J'efface de son coeur tout sentiment Chrétien,
Je lui donne un dégoût du Dieu qu'elle respecte
Et de justes mépris des fables de sa secte ;
835 L'amour est mon docteur cet invincible enfant
Des plus forts arguments me rendra triomphant,
Et traînera bientôt d'une douce manière
Jusqu'au pied des Autels sa belle prisonnière.
Cependant n'employez ni fer ni cruauté
840 Contre cette superbe et charmante beauté,
Laissez à mon amour un objet honorable
Et souffrez un moment une telle coupable.

MAXIMIAN.

Oui je te le promets et ne permettrai pas
Que la moindre contrainte altère ses appâts,
845 Je suis en ta faveur résolu de l'attendre
Je te dois cette grâce et ne m'en puis défendre.

MAXIMIAN.

Je n'espérais pas moins de votre Majesté
Que l'ordinaire effet d'une extrême bonté,
Et j'ose présumer que cette bonté même
850 Agira pour ma flamme envers celle que j'aime.

MAXIMIAN.

Oui si notre insensible est encor cette fois
Dans la haine des Dieux et le mépris des lois,
Si son impiété n'entend à paix ni trêve
Je ferai mes efforts pour t'obtenir sa veuve.

SCÈNE III.

**Adrian, Natalie, Maximian, Apollinaire,
Placide, Martian.**

MAXIMIAN.

855 Etes-vous arrivés ?

PLACIDE.

Oui Seigneur nous voici.

MAXIMIAN.

Il est demi vaincu, la frayeur la transit.

ADRIAN.

Vous tournez sans raison à mon désavantage
Les traits décolorés de ce pâle visage ;
Si la perte du sang lui ravit l'embonpoint
860 La force de l'esprit ne s'en affaiblit point,
Mon âme invincible aux plus fortes atteintes
Et dans une assiette inaccessible aux craintes,
Et je viens derechef me présenter à vous
Prêt de servir de blanc contre de nouveaux coups.

MAXIMIAN.

865 Et moi plus qu'attendri par ta misère extrême
Te conjure d'ouïr un Empereur qui t'aime,
Et que de ta valeur l'importun souvenir
Ne pouvant te sauver retarde de punir.
Aie pitié de toi, rappelle en ta pensée
870 Le glorieux état de ta vie passée,
Les beautés de la cour, la faveur, les amis,
Tout ce qu'à tes égaux la fortune a permis,
L'honneur, la volupté, les richesses, la force ;
Et ne refuse plus une si douce amorce.
875 Je te ferai si grand par mes fréquents bienfaits
Qu'ils pourront effacer les affronts qu'on t'a faits
Et toi-même surpris d'une si haute gloire
Pour la mieux posséder en perdras la mémoire ;
Je veux que Natalie ait part à ce bonheur
880 Et chez l'Impératrice une place d'honneur,
Que mon exemple invite un chacun à lui plaire
Qu'on pardonne et punisse à sa seule prière,
Et qu'ayant l'un pour l'autre une entière amitié
Ta gloire par la sienne augmente de moitié.

ADRIAN.

885 Vous me faites Seigneur une offre inestimable.

NATALIE.

Quoi vous lâchez le pied Martyr inébranlable ?
Modèle des Chrétiens, hôte du saint Esprit,

Quoi vous parlementez soldat de Jésus-Christ ?
Et renoncez sans honte aux palmes immortelles
890 Que notre Dieu prépare à vos efforts fidèles.
Ha fuyez cher époux, mais fuyez promptement
Des Diables conjurez le fatal truchement,
Fuyez le chant trompeur des traîtresses Sirènes
Et du premier serpent les mortelles haleines.

ADRIAN.

895 Oui Seigneur vos présents ont droit de m'éblouir,
Mais jusques à quel temps m'en ferez-vous jouir,
Jusques où s'étendra ma douce destinée ?

MAXIMIAN.

Jusqu'au terme commun dont la vie est bornée,
Et ce terme est cent ans, quoique dans un besoin
900 On trouve des vieillards qui sont allés plus loin.

ADRIAN.

Et pour vivre à souhait pendant si peu d'années
Je me verrai réduit chez les âmes damnées ;
Aux brasiers dévorants et une éternité
Ne pourra terminer mon infélicité.
905 Pour le temps incertain d'un plaisir périssable
Je serai pour jamais sous l'empire du diable,
Et gêné sans repos dans ces antres infects
Où le courroux de Dieu se venge des forfaits,
Je perdrai pour si peu d'ineffables délices :
910 Ha plutôt, ha plutôt redoublez mes supplices,
Coupez, brûlez, brisez, déchirez sans pitié
De ce corps tout rompu la sanglante moitié,
De ces os ébranlés disloqués les jointures
Et foulez hardiment mes nerfs dans les tortures,
915 Non, non je ne suis pas si peu judicieux
De préférer la terre au Royaume des Cieux
Je mourrai sans regret pour y vivre sans cesse,
Et pour m'en détourner c'est en vain qu'on me presse.

NATALIE.

Ha je vous reconnais à ce noble discours
920 Pour le digne sujet de mes chastes amours ;
Courage cher époux poursuivez votre course
Quand notre âme est perdue on n'a plus de ressource,
En un si grand affaire il n'est point de milieu,
Il faut vivre infidèle ou mourir pour son Dieu,
925 Et trouver en la mort la source de la vie
Ou d'une mort sans fin voir la sienne suivie.

APOLLINAIRE.

As-tu soif de son sang monstre de cruauté ?

MARTIAN.

Monsieur respectez plus sa divine beauté ;
Si dans les immortels le crime est vénérable
930 On doit tout supporter d'une telle coupable.

APOLLINAIRE.

Cette sorcière infâme a séduit son époux,
Et je ne puis contre elle avoir trop de courroux.

MAXIMIAN.

Je désespère enfin qu'Adrian se repente,
Et j'attends seulement que sa mort épouvante
935 Sa complice obstinée, et qu'un sort plus heureux
Lui fasse prévenir un décret rigoureux ;
Elle aura cependant liberté de tout faire.

NATALIE.

Je ne crains point la mort, tant s'en faut je l'espère,
C'est l'objet glorieux de mon ardent désir.

MAXIMIAN.

940 On te l'accordera prends un peu de loisir
Si l'exemple d'autrui ne peut te rendre sage
Tu n'auras pas sujet de craindre un long veuvage.
Enfin tu vas mourir infortuné Chrétien,
Et voilà tout le fruit d'un si long entretien ;
945 Ha perdons du passé la trop sensible image,
Et changeons tout à fait nos tendresses en rage,
D'un amour irrité suivons les mouvements,
Immolons cet ingrat à nos ressentiments,
Abandonnons sa tête aux bourreaux qui l'attendent
950 Et rendons la justice aux Dieux qui la demandent.

APOLLINAIRE.

Entendez-moi Seigneur.

MAXIMIAN.

Il n'est plus à propos
Que pour ce malheureux je trouble mon repos.
Qu'on le mène en prison et là, si bon vous semble,
Pour le mieux attaquer passez la nuit ensemble,
955 Mais s'il résiste encore à ce dernier effort,
Qu'on ne diffère plus de lui donner la mort.

SCÈNE IV.

Adrian, Natalie, Apollinaire, Placide.

NATALIE.

Enfin, ô cher objet de mes saintes délices,
Je puis ne liberté baiser vos cicatrices,
Et prendre dans ce sang qui coule à gros bouillons,
960 Pour relever mon teint d'illustres vermillons,
Je puis en recueillir les gouttes précieuses,
Je puis en recevoir les taches glorieuses,
Je puis me consoler de mes longues douleurs,
Et jouir d'un bonheur qui coûte tant de pleurs.
965 Ménagez cher époux cette haute fortune,
Souffrez sans vous troubler la poursuite importance
De ces fâcheux amis dont l'aveugle amitié
Armera contre vous une folle pitié,
Au plus fort des combats pensez à la victoire
970 Et regardez en haut le lieu de votre gloire,
Priez les saints Martyrs, et de bouche et d'esprit
Invoquez à tous coups le nom de Jésus-Christ.

ADRIAN.

Dieu qui m'a jusqu'ici prêté son assistance
Quand ma douleur augmente, augmente ma constance,
975 Et je ne doute point ayant un tel appui
De triompher demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NATALIE.

Voyez de quel bonheur cette gloire est suivie
Vous versez sans pour sang, donnez vie pour vie,
Et vous sacrifiez à celui qui pour vous
980 Victime de son Père est mort percé de clous,
Mais adieu cher époux, allez dresser ma place
Aux lieux où les Chrétiens verront Dieu face à face.

ADRIAN.

Non, non, je n'entends pas faire ici nos adieux,
J'espère encor vous voir et mourir à vos yeux ;
985 Je vous avertirai du temps de mon martyre.

NATALIE.

Et moi je vous embrasse et puis je me retire.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

**Natalie et Théodore, qui pour avoir entrée
dans la prison s'étaient déguisées en hommes.**

NATALIE.

Pouvions-nous souhaiter un plus heureux succès ?
Pouvions-nous espérer un plus facile accès ?
C'est au Dieu des Chrétiens...

THÉODORE.

Par ma foi ma cousine,
990 Je ne vous ai jamais trouvé si bonne mine,
Vous semblez un Hercule ou pour mieux dire un Mars
Tant de brillants éclairs partent de vos regards.
Mais qui peut rassurer ma pudeur alarmée
De me voir toute seule avec vous enfermée,
995 Quoique je participe à ce déguisement ;
J'en reçois je vous jure un peu d'étonnement,
Et si vous me croyez nous reprendrons nos robes.

NATALIE.

Ha folle c'en est trop, en vain tu te dérobes
Dans ces amusements aux charmes amoureux
1000 D'un Dieu qu'on ne peut voir sans devenir heureux.
N'importe il te fera requête sur requête,
Et tu ne peux manquer d'être un jour sa conquête.

THÉODORE.

Et bien je l'attendrai, mais vous ne pensez point
Que quelqu'un peut entrer et nous voir en pourpoint,
1005 Allons retirons-nous dans la chambre voisine.

NATALIE.

Entrez je vous suivrai.

THÉODORE.

Vite chère cousine
Montrez-moi le chemin et vous déshabillez.

Elles passent changer d'habits dans une autre chambre.

NATALIE.

Voulez-vous reposer ? je vois que vous bâillez
Pour nous autres Chrétiens nous sommes faits aux veilles.

THÉODORE.

1010 Et contre le sommeil je résiste à merveilles.
Ce collet a besoin d'être un peu raccourci,
Il m'a blessé la gorge et ces chausses aussi
Ont besoin du ciseau, pour cette houppelande
Quoique je la replie elle est encor trop grande,
1015 Je ne suis pas de taille à porter ces habits.
Mais ou puis-je avoir mis ma jupe de tabis ?
Hélas il est bien vrai qu'on s'oublie soi-même
Pour le seul intérêt des personnes qu'on aime.

NATALIE.

Vous me pressiez tantôt et vous n'avez pas fait.

THÉODORE.

1020 Aidez-moi je vous prie à lacer mon corset ;
Dieux qu'il est importun d'aller ainsi tondue,
Je crois qu'en peu de jours j'en serai morfondue
Et sans me repentir d'une bonne action
J'eusse bien souhaité quelque autre invention,
1025 Mais je m'afflige à tort pour un mal sans ressource.

NATALIE.

Déjà l'astre du jour a commencé sa course
Et ses premiers rayons épanchés dans les airs
Invitent au travail tout ce grand univers,
Si vous êtes d'humeur nous ferons quelque ouvrage
1030 Pour charmer le sommeil qui flatte mon courage
Et se coule de force en mes yeux impuissants.

THÉODORE.

Tout ce que vous voudrez, aussi bien j'ai céans
Un peu de broderie.

Ayant repris leurs habits, elles reviennent dans la première chambre.

NATALIE.

Ha qu'elle est délicate,
Que les traits sont hardis et que la soie éclate,
1035 Mais que prétendez-vous par ces divers combats ?

THÉODORE.

Représenter Hercule, et l'invincible bras
De cet illustre héros auquel je suis dévoté,
Et pour qui je fais faire une agréable grotte,
Ou divers coquillages ornent le bâtiment ;
1040 Je destine aux parois ce divertissement ;
Tous ces petits carrés qui servent de bordure
Font de ses grands exploits une brève peinture,

Et ce large milieu qui n'est pas encor plein
Servira de théâtre à sa tragique fin.

NATALIE.

- 1045 Votre Hercule me semble une belle figure
Du grand Dieu des Chrétiens mort pour sa créature,
Et leur conformité vous doit ouvrir les yeux
Pour quitter sans regret vos fables et vos Dieux.
Jésus dont le trépas est peint dans mon ouvrage
1050 Fut bien le fort des forts, et le meilleur courage,
À qui l'astre du jour ait prêté sa clarté.
Ayant déterminé dans son éternité
Pour sauver les mortels de prendre leur nature
Il choisit dans les flancs d'une Vierge très pure
1055 Le sang que l'esprit saint anima de son feu
Et fut fait fils de femme aussi bien que de Dieu.
À peine était-il né qu'il déclara la guerre
Aux monstres conjurés pour ravager la terre,
Il attaqua le diable, et le monde, et la chair
1060 Et tout ce dont l'enfer s'efforce d'allécher,
Il arma contre lui sa puissance infinie
Et détruisit enfin sa longue tyrannie.
Alors ce Dieu vêtu de notre humanité
Sentit le bras pesant de son Père irrité,
1065 Une fureur d'amour ouvrant toutes ses veines
Donna son corps en proie aux plus cruelles peines,
Son ardeur le porta sur un infâme bois
Et dressa pour sa mort le bûcher de la Croix.
Le Ciel le vit brûlant sur cette triste couche
1070 Et déclarant son feu par la soif de sa bouche,
Chacun de ses soupirs fut un souffle enflammé,
Et sa mort nous apprend qu'il nous a trop aimés.
Mais l'effort violent d'une amoureuse flamme
Qui déchirant son corps donna sortie à l'âme
1075 Rencontrant un rempart d'impassibilité
Ne fit point de blessure à sa divinité,
Sa nature Divine incapable de peine
Contemplait les tourments de sa nature humaine,
Qui le troisième jour sortie du tombeau
1080 Fit voir ce qu'en la gloire un corps a de plus beau.

SCÈNE II.

Fauste, Natalie, Théodore.

FAUSTE.

Ha Madame il est temps que vos tristes prières
Mettent en liberté leurs larmes prisonnières,
Et que votre coeur s'ouvre au bruit de ma douleur
Pour jeter des soupirs dignes d'un grand malheur.

NATALIE.

1085 Je juge à ton discours qu'Adrian est sans vie,
Mais, bien loin que sa mort d'aucun deuil soit suivie,
Si le moindre soupir surprenait ma raison
Tu me verrais rougir de cette trahison.

FAUSTE.

1090 Ha rougissez plutôt d'une autre plus sensible,
Mon Maître en est l'auteur ; ce courage invincible
Se lasse de courir prêt d'arriver au blanc,
Et proche de la mort ménage un peu de sang.
Je suis au désespoir ce changement m'accable,
Et j'en ai tout l'ennui dont une âme est capable
1095 Sans que ma passion ait assez de pouvoir
Pour vous rendre étonnée ou pour vous émouvoir.

NATALIE.

On n'est guère touché d'une chose incroyable.

FAUSTE.

1100 Mes yeux sont faux témoins où je suis véritable,
Je l'ai vu tout à l'heure il est hors de prison,
Et tout brisé qu'il est se traîne en sa maison ;
Vous l'allez voir venir.

NATALIE.

Une âme si sublime
Aurait-elle bien pu consentir à ce crime ?

SCÈNE III.

Adrian, Natalie, Fauste, Théodore.

NATALIE.

Mais le voici le lâche il n'en faut plus douter,
Lui qui n'ose mourir s'ose bien présenter
1105 Il peut bien sans rougir paraître dans la rue
Et redoute un tyran sans redouter ma vue.
Ha homme sans honneur éloigne-toi de moi,
Porte ailleurs que céans le débris de ta foi,
Va chercher dans quelque antre une retraite prompte,
1110 Et fuis d'une maison que tu remplis de honte,
Tu ne dois plus jamais prétendre à mon amour,
Et tu ne devrais plus envisager le jour.
Le souvenir vengeur de ta faiblesse extrême
Ne te permettra pas de te souffrir toi-même,
1115 Et ne pouvant fuir l'image de ton Dieu,
Ton crime et ton enfer te suivront en tout lieu.
Ha que ma vanité se trouve bien punie
Du cruel contrepoids de ton ignominie,
Moi qui me promettais avant ton repentir
1120 Le titre glorieux de veuve de Martyr
Suis femme d'Apostat, et ton lâche courage
Ne conçoit point d'horreur d'un si sensible outrage.

ADRIAN.

Avec moins de transport vous me connaissiez mieux.

NATALIE.

Quoi tu prétends encore imposer à mes yeux,
1125 N'es-tu pas renégat, n'es-tu pas infidèle ?
N'as-tu pas parfumé d'une main criminelle
Les Statues des Dieux, et ta témérité
Censure les transports de mon coeur irrité.
Va je ne reçois point un déserteur, un traître,
1130 Qui peut bien me trahir puisqu'il trahit son maître,
Qui peut changer d'amour comme il a fait de foi.

ADRIAN.

Madame encor un coup de grâce écoutez-moi,
Toutes les morts n'ont rien que mon âme redoute.

NATALIE.

Ta présence en ces lieux ne souffre point qu'on doute.
1135 Va flatter l'Empereur qui t'a mis hors des fers,
Va donner de l'encens aux démons que tu sers
Objet de ma colère, esclave d'une vie
Toujours d'inquiétude et de malheurs suivie.

ADRIAN.

Ha madame sortez de cet aveuglement,
1140 Je viens vous inviter à mon dernier tourment,

Et par votre présence animer mon courage
Pour franchir sans frayeur ce glorieux passage,
Dieu pour mon avantage a permis votre erreur,
Et d'un si beau transport a troublé votre coeur ;
1145 C'est lui qui vous a mis j'injective à la bouche
Afin que désormais votre exemple me touche,
Me serve d'aiguillon si ma vigueur s'abat
Et me donne assurance au milieu du combat,
Les vingt et trois Chrétiens que la prison enferme
1150 Pour arriver à Dieu n'auront pas plus long terme
Les bourreaux sont tous prêts et on n'attend que vous.

THÉODORE.

Ha mon frère !

ADRIAN.

Oui madame il endure avec nous.

THÉODORE.

Dieux que n'arrachez-vous cette vie importune
Qui fait vivre avec moi ma mauvaise fortune,
1155 Filandières du sort impitoyables soeurs
Coupez avec mes jours le fil de mes malheurs,
Ne vous obstinez plus à traîner ma fusée
Que tant d'adversité devraient avoir usée,
Et toi passe bientôt vieux nocher rigoureux
1160 L'infortunée soeur d'un frère malheureux,
Hélas je n'en puis plus la force m'abandonne.

NATALIE.

Fauste tiens-toi toujours auprès de sa personne,
Tâche de rappeler sa première vigueur,
Et d'adoucir l'ennui qui lui presse le coeur,
1165 Et vous mon cher Epoux excusez ma surprise.

ADRIAN.

Adieu mon cher valet, le Ciel te favorise ;
Mon Ange avançons-nous, nous perdons trop de temps,
Et je diffère trop le bonheur que j'attends.

NATALIE.

Oui généreux Martyr courez à la victoire
1170 Aux palmes, aux lauriers, au triomphe, à la gloire.

ADRIAN.

Dites-moi, mon souci, car après mon décès
Vos biens seront en proie ou du moins en procès,
Quel ordre avez-vous mis pour prévenir leur perte ?

NATALIE.

À de trop bas pensers votre âme s'est ouverte,
1175 Magnanime Adrian, fermez ces yeux du corps,
Et ne recevez plus ces objets de dehors.
Dans l'espoir des trésors que le Ciel nous prépare

Et desquels à bon droit l'homme peut être avare,
On ne peut sans faiblesse indigne d'un Chrétien
1180 Concevoir des regrets pour la perte du bien.
Portez, portez plus haut votre âme généreuse
Vers le souverain bien qui la doit rendre heureuse,
Attachez votre idée à ce divin objet,
Et ne vous troublez plus d'un soin lâche et abject.

SCENE IV.

Fauste, Théodore.

THÉODORE.

1185 Ha Ciel inexorable, ha fortune contraire
Qui m'ôtez pour jamais la vue de mon frère,
N'espérez plus de moi ni victimes ni voeux.
Hélas que m'a servi de couper mes cheveux ;
Ne valait-il pas mieux que ma main toute prête
1190 À venger ma douleur aux dépens de ma tête,
Eût le soulagement d'en faire à son plaisir
Et suture la fureur qui vient de me salir ?

FAUSTE.

Dans les plus grands malheurs la constance est plus belle.

THÉODORE.

Dans la perte des siens la constance est cruelle,
1195 Et d'un frère surtout qui n'avait point d'égal.
Peut-être a-t-il déjà reçu le coup fatal,
Et l'avare bourreau qui ravit sa dépouille
Le traîne encor mourant et dans son sang se souille.
Ha frère malheureux ! ha malheureuse soeur !

FAUSTE.

1200 Mon destin n'agit pas avec plus de douceur,
Et sans doute l'ennui m'arracherait des plaintes
Si la foi n'arrêtait ses plus justes atteintes.
C'est elle qui rend l'homme insensible aux douleurs,
Qui de sa vive ardeur sèche toutes les pleurs,
1205 Et qui me découvrant la gloire de mon maître
Fait avorter le deuil que sa mort eût fait naître.

THÉODORE.

Je ne m'étonne pas si vos coeurs endurcis
Ne donnent point d'entrée aux plus justes soucis ;
Dans le sang des enfants dont vos Autels rougissent
1210 Vous noyez la pitié ; vos fureurs s'établissent,
Par ces objets d'horreur et votre fermeté
Tient moins de la vertu que de la cruauté.
Barbares meurtriers d'innocentes victimes
Cessez de censurer mes transports légitimes,
1215 De vos fâcheux conseils je ne prends point la loi,
Et le désespoir seul est écouté de moi.

FAUSTE.

Voilà de vos Docteurs les lâches calomnies,
On ne voit rien d'impur dans nos cérémonies,
Le sang des animaux en est même banni.
1220 Ô grand Dieu qui brûlez d'un amour infini
Pour la nature humaine éclairez Théodore,
Montrez-lui votre face, et qu'elle vous adore,
Et par ces doux rayons qui pénètrent les coeurs
Illuminez son âme et tarissez ses pleurs.

THÉODORE.

1225 Va laisse-moi pleurer je suis inconsolable.
Je ne sais d'où provient cet éclat effroyable,
Le visage du Ciel n'en semblait point parler.

Elle entend un éclat de tonnerre.

FAUSTE.

Il ne procède point des qualités de l'air
C'est une nouveauté dont j'ignore la cause.

THÉODORE.

1230 Hélas mon triste coeur veut espérer et n'ose.
Si le bon Jupiter attendri par mes pleurs
Faisait choir ses carreaux sur les exécuteurs,
S'il ouvrait pour la suite un chemin à mon frère,
Et combattait pour lui ; mais qu'est-ce que j'espère
1235 Mon frère est le plus grand de tous ses ennemis,
Et quand même le Ciel à mes désirs soumis
Aurait voulu laisser sa fuite en sa puissance
Son courage brutal y ferait résistance,
Et malgré sa faveur attendrait les bourreaux
1240 Pour offrir derechef sa tête à leurs couteaux ;
Ha ce n'est point pour lui que grondait la tempête,
Sa colère plutôt éclatait sur la tête
Des insolents Chrétiens qui de leurs échafauds
Vomissaient à l'ennui des blasphèmes nouveaux,
1245 Et d'une bouche impie excitaient cet orage
Dont la furie arrête et leur vie et leur rage,
Le tonnerre est toujours messenger des malheurs.

SCÈNE V.

Fauste, Natalie, Théodore.

NATALIE.

Quoi je vous trouve encor plongée dans les pleurs !
Parmi tant de sujets d'une juste allégresse
1250 Votre âme sans raison s'obstine en la tristesse,
À quoi bon ces soupirs ?

THÉODORE.

Et bien mon frère est mort.

NATALIE.

Il vit dans l'Empirée.

THÉODORE.

Ha faible réconfort
Pire que ma douleur ! mon mal est véritable
Et pour le soulager on m'allègue une fable ;
1255 Allez porter ailleurs vos consolations
Je ne me repais pas de superstitions,
Votre force d'esprit n'a point pour moi de charmes,
Et je trouve ma gloire à me noyer de larmes.
La peine diminue à plaindre sa rigueur,
1260 Et l'âme par les pleurs décharge sa douleur.
Pleurez doncques mes yeux malgré leur résistance,
Vengez-vous de leur fière et barbare constance,
Et dussiez-vous enfin souffrir l'aveuglement
Videz toute l'humeur qui vous sert d'aliment,
1265 Je dois ce sacrifice aux mânes de mon frère.

NATALIE.

D'un tonnerre imprévu l'éclatante colère
N'a-t-elle point jeté l'alarme en vos esprits.

THÉODORE.

Ce changement de temps nous a tous deux surpris.

NATALIE.

En vain l'idolâtrie après cette tempête
1270 D'un téméraire effort voudra lever la tête,
Le Ciel d'un coup de foudre a renversé ses dieux,
Et ses feux ont offert la lumière à vos yeux.
Nul ne peut révoquer ce grand miracle en doute ;
À la vue duquel l'enfer est en déroute,
1275 Mais avant sur ce point contenter vos désirs
Sachez comment sont morts nos généreux martyrs.

THÉODORE.

Que j'écoute une histoire, et cruelle, et funeste
Qui m'arrache des yeux ce peu d'humeur qui reste,

1280 Ou que dégénéral dans voire cruauté
 Je repaisse de sang ma curiosité.
 Ha ! ne redoublez point mes sanglots et mes plaintes,
 Mon âme a ressenti d'assez vives atteintes,
 Et le moindre surcroît me mettrait au cercueil.

NATALIE.

1285 Je n'ai pas fait dessein d'accroître voire deuil,
 Qui, loin de s'éveiller au bruit de mon histoire,
 N'osera plus paraître auprès de tant de gloire,
 Et se dissipera comme un nuage épais
 Que le père du jour a battu de ses rais.
 Notre invincible Héros sans changer de courage
 1290 Vit les préparatifs d'un terrible carnage,
 Des échafauds de fer, d'horribles hachereaux,
 Et la cruauté peinte en les yeux des bourreaux :
 Tout était déjà prêt, les Chrétiens s'entr'exhortent,
 Et montent tous ensemble où leurs zèles les portent.
 1295 Ha qu'il faisait beau voir ces martyrs étendus,
 Les mains jointes en croix, les yeux au ciel tendus
 Appuyer sans effroi les jambes sur l'enclume.
 Sur le front des bourreaux la colère s'allume,
 Ils retroussent les bras, et les haches en main
 1300 Chassent à leur éclat tout sentiment humain.
 À peine eus-je aperçu le tranchant de leur lame
 Qu'une injuste frayeur s'empara de mon âme.
 Je me représentai leurs effroyables coups
 Capables d'arrêter l'ardeur de mon Époux,
 1305 Et mon zèle accourant pour soustraire à sa vue
 Tout ce qui peut troubler une âme irrésolue,
 J'exhorte les bourreaux de commencer par lui ;
 Quand l'un d'eux retirant sa hache de l'étui
 En fait en se tournant une rude décharge ;
 1310 Des troncs et des tronçons découle un ruisseau large.
 Courage cher Époux lui dis-je en l'embrassant
 Le ciel ne se prend pas d'un effort languissant,
 Jésus-Christ combattit pour avoir la victoire,
 Il lui fallut souffrir pour entrer dans sa gloire,
 1315 Et frayer un chemin que son sang arrosa.
 Lui soudain s'élevant m'embrasse et me baise,
 Puis me tendant la main ; je l'accepte lui dis-je,
 Ce présent cher Époux me console et m'oblige,
 Coupez dis-je aux bourreaux ce gage précieux
 1320 Que mon mari me laisse avant fermer les yeux.
 Et puis je l'enveloppe encor toute sanglante
 Cependant qu'Adrian d'une oëillade mourante
 Envisage le ciel et rend son âme à Dieu.
 J'entends ses compagnons qui me crient à dieu,
 1325 Et me tournant vers eux ; lumière des fidèles,
 Oiseaux de paradis sans pieds, mais non sans ailes
 Volez dis-je à jamais vers l'objet désiré :
 Tout nage dans le sang et leur coeur altéré
 Se sèche et s'étrécit, la mort pâle et défaite
 1330 Imprime sur leur front une image parfaite
 De ses funestes traits, leurs membres dispersés
 Par un barbare effort l'un sur l'autre entassés
 Grossissent un bûcher, la flamme impatiente
 Semble déjà baiser leur perruque sanglante,

1335 Les torches des bourreaux irritent sa chaleur,
Quand le ciel se courrouce et changeant de couleur
Fait résoudre en torrents les vastes corps des nues :
Tous les vents déchaînez vont parcourir les rues,
Ébranlent les maisons et se chargeant d'éclair
1340 S'efforcent de chasser l'obscurité de l'air,
Les tonnerres font bruit, les foudres et la grêle
À l'entour du bûcher arrivent pêle-mêle,
Les bourreaux effrayés cherchent à se sauver
Pendant que les Chrétiens se hâtent d'enlever
1345 Les corps saints des martyrs, et qu'encor hors d'haleine
Je viens par ce récit soulager votre peine.
Chassez donc désormais tout objet de douleur,
Et prenez avec nous part à votre bonheur.

THÉODORE.

Oui malgré les refus de mon âme obstinée
1350 Je goûte le bonheur de notre destinée,
Un attrait inconnu s'empare de mon coeur
Et remplit mon esprit d'un jour plein de douceur ;
Vos mystères pour moi n'ont plus même visage,
Leur éclat me surprend et leur beauté m'engage,
1355 Tous m'y paraît sublime et la mort des martyrs
Qui vient de m'arracher tant d'injustes soupirs
Au lieu de m'affliger me donne de l'envie,
Et mon seul déplaisir est d'être encore en vie ;
Mais que n'allons-nous rendre à leurs membres épars
1360 Tous les honneurs qu'on rend à ceux de nos Césars.
Que n'allons-nous partout employer les orfèvres,
Que n'allons-nous coller nos bouches sur leurs lèvres
Et nous sanctifier par leur attouchement ;
Avant mettre leurs corps dedans le monument

Natalie découvrant la main de son mari.

1365 Commencez de ce lieu, je porte une relique,
De mon cher Adrian présent si magnifique,
Que le siècle présent et la postérité
Vanteront à l'envi sa libéralité.

THÉODORE.

Ô main dont la présence excite mes tendresses !

FAUSTE.

1370 Ô main dont chaque jour éclaira les largesses !
Mais toujours employée aux grandes actions
Commence à recevoir des adorations.

THÉODORE.

C'est donc toi belle main qu'on voyait dans l'armée
D'un courage invincible aux combats animée,
1375 Faire tomber sous soi les plus hardis guerriers
Et d'un louable effort arracher leurs lauriers.

NATALIE.

Mais plutôt qu'on verra dans le Ciel Empirée
Des palmes des Martyrs à jamais honorée ;
Ô glorieuse main traînez-nous après vous
1380 Quand vous serez remise au bras de mon époux,
Qu'à ce moment heureux Dieu s'unisse à notre âme,
Vous au bras d'Adrian, Adrian à sa femme,
Et qu'en cette union nous rions des tyrans
Et contions sans vieillir un nombre infini d'ans.
1385 Mais vous, chère cousine, à qui Dieu fait la grâce
De n'avoir plus ce coeur environné de glace,
De n'avoir plus des yeux si rebelles au jour,
Qui vous laissez surprendre aux traits de son amour,
Qui détestez l'erreur de ces sales images
1390 Qui naguère de vous recevaient des hommages,
Et rompez les liens qui vous ont arrêté
Qui croyez-vous auteur de votre liberté ?

THÉODORE.

Dieu seul en est l'auteur, son bras seul est capable
D'abaisser nos esprits sous son joug adorable.

NATALIE.

1395 Mais encore quelqu'un de vous moyenne ce bien.

THÉODORE.

Les jugements de Dieu sont au-dessus du mien.

NATALIE.

Quoiqu'en soi ses desseins soient incompréhensibles
Souvent dans leurs effets ils se rendent visibles,
Et tous ceux qui sauront votre conversion
1400 Diront qu'on ne perd point une bonne action,
Que l'âme des Martyrs pleins de reconnaissance
Sollicite pour vous la divine clémence,
Et fait de vos cheveux coupés en leur faveur
Des liens auxquels Dieu laisse enchaîner son coeur.
1405 Mais ne nous lassons point de ces saints exercices,
Dieu veut être le prix de nos moindres services,
Et pour un verre d'eau qu'on donne à son honneur
Rend une éternité de gloire et de bonheur :
Nos charités n'ont plus leur sujet ordinaire,
1410 Mais jamais la vertu ne manque de matière,
Les pauvres sont partout et sans aller plus loin
Les Martyrs en leurs corps exigent notre soin,
Allons les assurer des mains des infidèles,
1415 Et passer notre vie assez proche du lieu
À chanter leur victoire et la bonté de Dieu.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Natalie, Martian.

MARTIAN.

Madame, c'est à tort que vous versez des larmes,
Si la mort d'un mari vous enlevait vos charmes
Vous auriez quelque doit de n'en plus retenir,
1420 Dans la perte d'un bien qui ne peut revenir.
Le déplaisir est juste autant qu'inévitable,
Mais votre mari seul s'est rendu misérable,
Et sa mort aujourd'hui rompt les fâcheuses lois
Qui vont ont interdit la liberté du choix.
1425 Vous pouvez désormais aspirer au plus brave
Et d'un léger effort en faire votre esclave,
Ceux qui charment les coeurs se laisseront charmer
Et vous captiverez tout ce qui peut aimer.

NATALIE.

Monsieur quoiqu'Adrian soit cher à ma mémoire,
1430 Si je pleurais sa mort je pleurerais sa gloire,
Et semblerais douter de sa félicité
Si mes yeux s'abaissaient à cette lâcheté.
Mais vous me faites tort de croire que mon âme
Puisse si tôt brûler d'une nouvelle flamme
1435 Et qu'ayant enfermé mon époux au cercueil,
L'espérance d'un autre en efface le deuil.
Mais je n'en conçois point sa mort était trop belle,
Ou plutôt il jouit d'une vie immortelle,
Et l'amour conjugal qui le fait vivre en moi
1440 M'oblige à lui garder une éternelle foi.

MARTIAN.

Ne vous figurez pas qu'aucune jalousie
Inquiète d'une mort la froide fantaisie :
Toutes ces passions portent bien leur flambeau
Au travers des vapeurs qui sortent du tombeau.
1445 Ce sont des mouvements que le corps nous inspire
Et que la mort aveugle exclut de son empire.

NATALIE.

La gloire et non la mort nous couvre de leurs coups,
Mais quoique mon mari ne puisse être jaloux
Je n'ai pas résolu d'en être moins fidèle,
1450 Natalie est à lui, lui seul est digne d'elle,
La veuve d'un Martyr sans trop d'abaissement
Ne saurait recevoir un Prince pour amant.
Quand le jeune César m'offrirait son service
De son affection je ferais mon supplice,
1455 Et je la combattrais avec tout mon pouvoir
Par inclination autant que par devoir.

MARTIAN.

La mienne doit donc bien se résoudre au silence.

NATALIE.

C'est folie d'aimer quand on perd l'espérance.

MARTIAN.

Cruelle as-tu le coeur si vide de pitié ?
1460 Ou pour m'exprimer mieux si plein d'inimitié ?
Que me voyant mourir dans des langueurs extrêmes
Tu ne puisses au moins feindre et dire que tu m'aimes,
Tu peux en m'abusant me conserver le jour
Et sans en recevoir contenter mon amour.
1465 Mais ô méchanceté digne d'une Chrétienne !
Je t'ai sauvé la vie et tu m'ôtes la mienne,
Sans moi tu n'aurais plus tes funestes appâts,
Et tu les fais auteurs de mon cruel trépas.
Oui c'est en ma faveur que l'Empereur t'endure
1470 On te verrait sans moi gémir dans la torture,
Et répandre du sang au lieu de ces attraits
Qui lancent dans mon coeur leurs homicides traits.

SCÈNE II.

Natalie, Maximian, Martian.

MAXIMIAN.

Et bien quel est le fruit de votre conférence ?
A-t-elle de l'amour ou de l'indifférence,
1475 Et peut-on remarquer lequel est le plus fort
De l'espoir du vivant ou du regret du mort ?

MARTIAN.

Seigneur sa cruauté ne peut être exprimée,
Cette ingrate beauté s'irrite d'être aimée,
Et met au désespoir un misérable amant
1480 Qui ne peut ni mourir ni vivre qu'en l'aimant.

MAXIMIAN.

Aussi dans la douleur dont elle est transportée
Je trouve ta poursuite un peu précipitée,
Et tu devais sans doute attendre quelques jours
Que les pleurs s'écoulant fissent place aux amours.

NATALIE.

1485 Il attendra longtemps s'il attend que je l'aime.

MAXIMIAN.

Ton humeur dans six jours ne sera pas la même,
Et ton cœur n'étant plus ce qu'il est aujourd'hui
S'offrira de soi-même à de moindres que lui,
Tu ne sais pas encor quel mal est le veuvage,
1490 Mais bientôt sa rigueur t'abattra le courage,
Et te fera former des souhaits superflus
Pour une occasion qui ne reviendra plus.

NATALIE.

C'est une occasion que je trouve importune.

MAXIMIAN.

Portes-tu tant de haine à ta bonne fortune
1495 Que l'offre qu'on t'en fait te donne de l'ennui ?

NATALIE.

Le bonheur d'un Chrétien ne dépend point d'autrui.

MAXIMIAN.

Si dépend-il de moi de te voir malheureuse.

NATALIE.

Comme il dépend de vous de me voir amoureuse.

MAXIMIAN.

Je puis te mettre aux fers.

NATALIE.

1500 J'espère d'être heureuse et vivre en liberté. Malgré leur cruauté

MAXIMIAN.

Mais te faisant brûler...

NATALIE.

La flamme est impuissante
Pour rendre misérable une femme innocente,
La misère n'a point sa source en la douleur
Et le Chrétien a l'âme au-dessus du malheur.

MAXIMIAN.

1505 Et cette vanité le remplit d'insolence,
Elle fait éclater sa désobéissance
Et le porte au mépris des Princes et des Lois.

NATALIE.

On ne tient pas pour loi tous les désirs des Rois
Souvent leur passion s'y trouve assez contraire.

MAXIMIAN.

1510 Mais tu peux justement te résoudre à me plaire,
Quelle loi te défend d'accepter pour mari
D'un puissant Empereur le premier favori ?

NATALIE.

Quelle loi vous permet de m'y contraindre ?

MAXIMIAN.

Auguste

1515 Qui fut également sage, vaillant et juste,
Après beaucoup de gens perdus dans un combat,
Fit publier la loi contre le célibat ;
La veuve la plus triste était remariée,
La plus chaste ceinture à l'envi déliée,
Et les moins amoureux de leur tempérament
1520 Pour le bien de l'Etat prenaient le nom d'amant.
Je veux que désormais cette loi rétablie
Sous le joug de l'hymen les plus revêches lie,
Et que si dans ce soir tu n'as trouvé parti
Le feu de Martian soit enfin amorti.

NATALIE.

1525 Cette loi n'a plus lieu ; dans le siècle où nous sommes
L'homme manque de terre et non la terre d'hommes,

Et vous témoignez trop en nous faisant mourir
Qu'il vous importe peu de les voir tous périr.
Mais qu'ils périssent tous avant que je m'engage
1530 Sous le joug importun d'un fâcheux mariage.

MAXIMIAN.

En peux-tu souhaiter un plus avantageux ?

NATALIE.

N'étant pas volontaire il doit être fâcheux.

MAXIMIAN.

Et bien il faudra donc le rendre volontaire,
Si je n'ai pu porter Natalie à me plaire,
1535 Peut-être une Chrétienne a moins de fermeté ;
Car je t'offre un époux en cette qualité ;
Reçois-le ou résous-toi d'abandonner la vie.

NATALIE.

Le trépas d'Adrian me donne de l'envie,
Et vous m'obligerez à vous vouloir du bien
1540 Si vous me préparez un sort égal au sien.

MAXIMIAN.

Je te prépare bien plus de rudes atteintes
Qui te feront changer tes bravades en plaintes,
Et surpassant l'ardeur de tes vœux indiscrets
Mettront devant nos yeux tes déplaisirs secrets.
1545 Il n'est point de tourment si nouveau, si barbare,
Il n'est point de rigueur dont je te sois avare ;
Tout ce qu'un corps mortel peut souffrir sans mourir
Je veux que nous courroux te le fasse souffrir,
Et qu'après que ton âme aura trouvé sortie
1550 Tu sois par un bourreau traînée à la voirie.

NATALIE.

Tout ce qu'un corps mortel peut souffrir sans mourir
Un courage immortel peut bien mieux le souffrir,
Donnez-moi promptement à vos bourreaux en proie,
Plus ils seront cruels et plus j'aurai de joie.

MAXIMIAN.

1555 Je n'attendais pas moins de ta présomption ;
Mais avant commencer une exécution
Qui par de longs tourments doit épuiser ta vie,
Je veux que Martian contente soit envie,
Et que pour assouvir un amour criminel
1560 Tu sois avant la nuit conduite en un bordel,
Et serves de matière aux débauches publiques.

NATALIE.

Quoi, Seigneur, que je serve...

MAXIMIAN.

En vain tu me répliques,
Epouse Martian, ou sacrifie aux Dieux,
Ou reçois cet affront.

NATALIE.

Ha Seigneur j'aime mieux...
1565 Oui l'horreur de ces lieux étonne ma constance,
Mais s'agissant d'un choix d'une telle importance
Permettez-moi Seigneur d'y penser mûrement
Et me donnez délai de trois jours seulement.

MAXIMIAN.

J'approuve ta demande, elle est juste et j'espère
1570 Que ton obéissance éteindra ma colère,
Que tu préféreras le beau feu d'un amant
Aux sales cruautés d'un honteux châtiment,
Et que ton coeur épris d'une douce espérance
Se rira du veuvage et de l'indifférence.
1575 Va pèse avec loisir et sans affection
Ce qui fait pour ou contre en ton élection ;
Ressouviens-toi sur que Martian t'adore,
Que malgré ta froideur sa flamme dure encore,
Qu'il est dans ma faveur, qu'il peut tout à ma Cour
1580 Et qu'un heur sans pareil doit suivre son amour.

SCÈNE III.

NATALIE, seule.

Va barbare tyran, Dieu sera mon refuge
Et punira ta rage avec sévérité ;
Il sera ton témoin, ta patrie, et ton juge,
Il sera le vengeur de ma pudicité.
1585 En vain pour échapper au tranchant de son glaive
Tu tiens un monde auprès de toi ;
Contre le berger et le Roi.
Son bras redoutable se lève
Et le méchant n'a point de trêve
1590 De la douleur et de l'effroi.
Mais grand Dieu remettez mon âme en son assiette,
Rendez à ma raison sa première clarté,
Dissipez les brouillards de ma crainte inquiète
Et me donnez conseil contre l'impureté.
1595 Faut-il qu'une Chrétienne épouse infidèle
Et que tous les jours à ses yeux
Les simulacres des faux Dieux,
Par une offrande criminelle,
Soient malgré l'ardeur de son zèle
1600 Préférées au Roi des Cieux.
Elle s'agenouille devant le tableau de son mari.
Faut-il ô cher époux dont j'adore l'image

Qu'un de vos ennemis possède votre bien,
 Faut-il que je renonce à l'honneur du veuvage
 1605 Pour servir de victime à l'amour d'un païen ?
 Faut-il que je conçoive une flamme étrangère
 Après avoir brûlé pour vous,
 Quel celle qui fut entre nous
 Soit une flamme passagère,
 1610 Et que vous sachant dans la bière,
 J'entendre encor parler d'époux.
 Hélas que ce destin serait insupportable,
 Et que la violence a bien moins de rigueur.
 Quoi que souffrent les corps, l'âme n'est point coupable,
 1615 Tandis que leurs plaisirs font naître sa douleur.
 Plus le corps est forcé, plus l'âme a de mérite,
 Dieu la regarde en cet effort,
 Et comme l'esprit est plus fort
 Que la chair qui le sollicite,
 1620 Quelque tempête qui l'agite,
 Il peut toujours gagner le port.
 Quoi lâche je consens à cette ignominie ?
 Cette pensée infâme a pu me décevoir,
 Et pouvant m'assurer contre la tyrannie
 1625 Mon courage vaincu s'oublie du devoir,
 Quiconque sait mourir, sait éviter sa honte,
 Le tyran ne peut rien sur moi,
 Il n'est point de se dure loi
 Qu'un beau désespoir ne surmonte,
 1630 Et l'âme généreuse et prompte
 Ne veut d'autre secours de foi.
 Elle prend le poignard d'Adrian.
 C'est de toi cher poignard que j'attends ma défense,
 Tu fus de mon mari fidèle protecteur
 1635 Et tu seras la clé qui pour ma délivrance
 Ouvrira sans effroi la porte de mon coeur.
 Mais puis-je sais forfait prévenir la nature,
 Suis-je maîtresse de ce corps,
 Et Dieu qui fit tous ses ressorts
 1640 Ne recevrait-il point d'injure
 Si pour le garantir d'ordure
 Je mettais son portrait dehors ?
 Non il aimera mieux voir abattre son temple
 Que si l'impureté s'établissait dedans,
 1645 Et cette région ne manque point d'exemple
 De celles dont la mort a trompé les tyrans.
 Toutefois ce projet me remplit d'épouvante
 Il n'est point de meilleur conseil
 Que celui qui suit le sommeil ;
 1650 J'ai la paupière si pesante
 Qu'il faut enfin que j'y consente
 Dieu me console à mon réveil.

SCÈNE IV.

SAINT ADRIAN lui apparait en dormant.

Ma soeur Dieu te regarde et ta douleur le touche,
Aucune impureté ne souillera ma couche,
1655 Il va donner relâche à tes justes soupirs
Et te faire bientôt compagne des Martyrs
On transporte par mer nos cendres dans Byzance
Une nef les va suivre, entre avec confiance
Dans ce logis flottant, et dès lors que le roc
1660 De son ancre crochue aura reçu le choc,
Va remettre ma main dans sa place première :
Aussitôt le sommeil volant dans ta paupière
Je viendrai t'annoncer un agréable sort
Et te déclarer l'heure et l'ordre de ta mort.

NATALIE, s'éveillant.

1665 Que vois-je ou qu'ai-je vu ? suis-je encor dans ce songe
Dont mon âme charmée adore le mensonge,
Ou si mes sens remis se plaignent du réveil
Qui vient de leur ravir un si riche sommeil ?

SCÈNE V.

Fauste, Natalie.

FAUSTE.

Madame éloignons-nous, la colère divine
1670 Menace ce pays d'une entière ruine,
Car le gage fatal de sa prospérité
Se va donner aux Grecs qui l'ont mieux mérité.
Oui des Marchands Chrétiens enlèvent sa richesse
Et vont de sa dépouille orner toute la Grèce ;
1675 Leurs vaisseaux sont chargés des corps de nos Martyrs,
Et le vent attentif à régler ses soupirs
Les pousse dans Byzance, on dirait que la flotte
A quelque Ange établi pour servir de pilote,
Votre cousine suit d'un regard empressé
1680 Ce que l'éloignement n'en a point effacé,
Et pour courir après retient sur le rivage
Un Navire chargé d'un précieux bagage ;
Elle n'attend que vous, ou pour vous dire adieu,
Ou pour fuir ensemble un si malheureux lieu.

NATALIE.

1685 Fauste c'est mon dessein, ainsi Dieu le désire,
Ainsi dans mon sommeil un beau songe m'inspire,
Un songe si rempli d'honnêtes voluptés
Qu'à son seul souvenir mes sens sont enchantés.
La veille et le travail m'avaient fait condescendre
1690 À prendre le sommeil qui tâchait de me prendre,

Lorsqu'il me sembla voir mon époux glorieux
Dans la pompe et l'éclat d'un citoyen des Cieux
S'approcher de mon lit ; ce n'était plus le même,
Ce teint si décharné, si languissant, si blême
1695 Où la mort avait fait ses plus tristes portraits,
Ce teint était vermeil et plus vif et plus frais
Que l'incarnat naissant d'un rose encor tendre ;
Ses yeux dont le beau feu fut caché sous la cendre,
Rendaient un plus grand jour que le Soleil d'été
1700 Lorsqu'aucune vapeur n'affaiblit la clarté,
Si le moindre zéphyr flattant sa chevelure
Osait en secouer la brillante dorure,
C'était autant d'éclairs, c'était autant de feux
Qui de leur violence éblouissaient mes yeux ;
1705 Qui n'eut été ravi de sa taille céleste ?
Sa parole, son port, sa démarche, son geste,
Tout surprenait les sens, tout donnait du respect
Les neiges et les lys noirciraient à l'aspect
De ses vêtements blancs. Enfin je suis bannie
1710 Par son commandement loin de la Bithynie ;
J'abandonne mes biens, je m'expose à la mer,
Et pour tout entreprendre il me suffit d'aimer.

FAUSTE.

Madame j'ai dessein d'être de la patrie,
Car sous quelque climat que je passe ma vie
1715 Je vivrai trop heureux servant mon maître en vous.

NATALIE.

Fidèle serviteur de mon aimable époux,
Je connais tes vertus et loue ton courage ;
Viens ne différons plus ce glorieux voyage.

FAUSTE.

Quoi vous partez, Madame, et nous n'emportons rien ?
1720 À qui prétendez-vous réserver votre bien ?
Ou pensez-vous aller ?

NATALIE.

Que veux-tu que j'emporte
J'ai la main d'Adrian, c'est tout ce qui m'importe,
Tout le reste est trop peu pour en prendre souci.

FAUSTE.

Si ne prétends-je pas partir vide d'ici.

NATALIE.

1725 Prends ce que tu voudras tout est en ta puissance,
Pour moi mon seul espoir est en la providence,
Qui sait assaisonner des repas toujours prêts
Aux hôtes sans souci des champs et des forêts.
S'il me restait du temps, mes richesses vendues,
1730 Grand nombre de maisons se verraient secourues,
Et mes soins s'étendant sur les pauvres honteux
J'adoucirais le sort des plus nécessiteux.

SCÈNE DERNIÈRE.

NATALIE, seule.

Grand Dieu dont l'oeil ouvert sur la nature humaine
Ne saurait sans pitié contempler notre peine,
1735 Qui faites succéder à la plus triste nuit
Les plus brillants rayons du Soleil qui la suit,
Qui portez le beau temps dans le sein de l'orage
Grâces à vos bontés je suis hors d'esclavage,
Et ce coeur que la crainte avait si mal traité
1740 Respire avec douceur l'air de la liberté.
Je ne révoque point vos volontés en doute,
Je sais qui me conduit, je sais quelle est ma route,
Et quitte sans regret le lieu de mon berceau
Pour aller dans la Grèce emprunter un tombeau.
1745 Un généreux désir forme en moi l'espérance
Que vous allez changer la face de Byzance,
Qu'un Empereur Chrétien renversera ses Dieux,
Et dessus le débris de leur culte odieux
Arborera la Croix ; que les saintes reliques
1750 Recevront tous les jours des offrandes publiques,
Et que tout l'Univers fléchira les genoux
Devant le corps sacré de mon illustre époux.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].